

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre X. Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9998

timent que doit causer la rupture de pareils engagements ; & bien leur en vaut : n'y aiant aucun ou presque aucun prince qui n'ait abandonné son allié ou ses alliés après le traité de paix.

L E T T R E X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

J E t'ai parlé dans une de mes précédentes du danger qu'il y a ici pour la religion de perfectioner l'entendement. A peine un homme est-il savant qu'il devient Athée ; il ne fait pas plutôt quelque chose qu'il ne croit à rien.

Le peuple n'est pas assez éclairé pour imaginer qu'il n'y a point de dieu ; cet effort d'esprit n'est réservé qu'à ceux qui ont des lumieres supérieures. J'ai lu les ouvrages de la plûpart des beaux génies Européens ; ils inclinent presque tous à l'Athéisme. Plus un homme a aquis de savoir, & moins il est persuadé de la divinité.

On remarque que la religion en Europe suit l'ignorance des peuples, & que
moins

moins les nations ont de savoir & plus elles sont persuadées de l'existence de Dieu.

En Suisse, où le climat, & peut-être d'autres causes, empêchent que les hommes n'aient de l'esprit, tout le monde croit à un être suprême.

Depuis que la France a renouvelé les arts, il y a une infinité de gens qui nient un premier principe.

Mais en Angleterre, où le savoir est plus profond & où chaque citoïen se pique d'avoir des connoissances, le país est rempli d'Athées.

Pour moi, si j'étois Européen, je voudrois être Suisse; car j'aimerois mieux ignorer beaucoup de choses, que d'être savant au point de savoir qu'il n'y a point de Dieu.

L E T.

LETTRE XI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.
LES professions les plus viles sont exercées ici par ce qu'il y a de plus grand; tous les Seigneurs de ce Roïaume tiennent cabaret, & font une taverne publique de leurs maisons. On y dine & on y soupe pour son argent. Le maître du logis, après le repas, n'y présente point la carte, comme cela se pratique au *King's-Arms* ou à *Bedford-Head*, mais une rangée de domestiques tend la main à la porte, & fait rançonner les convives; on paie plus cher son repas que si on l'achetoit dans une maison publique.

Quand un grand d'Angleterre vous invite à manger chez lui, il faut fouiller aussitôt dans sa poche, pour savoir si on peut avoir cet honneur-là. Cette taxe tient lieu de gages aux domestiques, c'est-à-dire, que c'est le public qui entretient ici le luxe des grands: on invite les gens chez soi, pour mettre un impôt sur ce qu'on leur donne gratuitement. Les Lords vendent leur table; on ne paie point le maître, on donne l'argent aux valets.